

# La postérité vertigineuse d'un roman inachevé

**SUR LA PISTE DU « MONT ANALOGUE » 116**  
Paru en 1952, le livre posthume de René Daumal inspire des cercles d'admirateurs disparates : artistes, alpinistes, savants, politiciens...

Ces jours-ci, *L'Impossible* dérive le long de la Côte d'Azur. A bord, un plasticien de 37 ans, Antoine Proux. Sur la voile blanche, il a écrit, en lettres noires : « *Et vous, que cherchez-vous ?* » Une référence au titre du dernier chapitre du *Mont Analogue*, livre inachevé de René Daumal (1908-1944). Paru en 1952, il conte l'expédition d'un groupe de savants vers une montagne mystérieuse, reliant la Terre et le Ciel, dont la base est accessible et le sommet inaccessible. Ce n'est pas le premier hommage qu'Antoine Proux rend à ce roman aussi court que méconnu. A Paris, où il s'est installé, le Creusois recycle des bouteilles de vin sur lesquelles il appose toujours le même cachet : « *René Daumal* ». Avant de les laisser discrètement dans des supermarchés, des musées...

Pas la peine d'en glisser une à la Bourse de commerce, où l'industriel François Pinault a ouvert un musée d'art contemporain, fin mai. Au sommet de la colonne Médicis, accolée à l'édifice, un projecteur répand sa lueur sur Paris : il s'agit d'une « *traduction lumineuse* » du *Mont Analogue*, agencée par un autre plasticien, Philippe Parreno, 57 ans. Près de 5 000 couleurs, tournoyant à 31 mètres de haut : la tour Eiffel n'a qu'à bien se tenir.

Livre phare que celui-là, rayonnant dans des cercles de plus en plus hétéroclites. Des artistes, alpinistes, scientifiques ou politiques se le repassent comme un gri-gri, des marges jusqu'aux institutions. Si, en France, il n'existe que deux rues et un square René-Daumal, les clins d'œil foisonnent à l'étranger : *Le Mont Analogue* a donné son nom à un disquaire à Los Angeles, à un marchand de pellicules à Sydney, à une société de production à Berlin, à des clubs d'alpinisme à

Trieste ou Mexico, à une école à Minneapolis, à des maisons d'édition à Stockholm ou Seattle... « *Même sans le vouloir, on laisse toujours des traces*, anticipait Daumal. *Réponds de tes traces devant tes semblables.* »

Cette empreinte, vous la trouverez jusqu'à Champcella, dans les Hautes-Alpes. Le 21 août, à 9h30, la commune inaugurerait une borne symbolisant la distance qui la sépare du *Mont Analogue*, estimée à 16248 kilomètres. Après, son créateur, le

céramiste Virgile Loyer, 46 ans, participera à une « *table ronde et carrée* » autour de Daumal. A ses côtés, l'ethnobiologiste Nicolas Césard, 45 ans ; l'alpiniste Bernard Amy, 81 ans ; le documentariste et apiculteur Laurent Védrine, 45 ans. Ce dernier est le premier de cordée d'une « *expédition de secours vers le mont Analogue* », ainsi qu'il appelle le drôle de jeu de rôle auquel il se livre, avec une douzaine d'amis.

## « C'est le livre que j'ai le plus offert »

Le 22 décembre 2019, à la suite d'une fête d'adieux en banlieue parisienne, les compères s'en sont allés à la recherche de « *la fin du livre de Daumal* ». Ils se sont vus, parfois ; se sont écrit, souvent ; ont gambergé, pas mal ; créé, un peu. Pour l'heure, aucun n'est tout à fait revenu. « *A un moment, mon fils de 13 ans a cru que j'étais vraiment parti, j'ai dû le rassurer* », admet Laurent Védrine. Pour cette équipe imaginaire, il a récolté de prestigieux parrainages, du physicien Etienne Klein au paysagiste Gilles Clément, tous férus de Daumal. Côté sponsors, par contre, il a fait chou blanc. « *Le Vieux Campeur nous avait promis des rations lyophilisées... Elles ne sont jamais arrivées* », maugrée le gaillard dans sa barbe.

Boris Bergmann a eu plus de succès. Avec l'enthousiasme de ses 29 ans, cet écrivain a convaincu la Fondation Luma de financer une réédition du *Mont Analogue*, augmentée de textes, photos, dessins... Elle paraîtra le 14 octobre, chez Gallimard. Au sommaire de ce beau livre, du beau monde : la rockeuse Patti Smith ou le cinéaste Alejandro Jodorowsky. La plupart participeront à l'exposition « *Monts Analogues* », du 17 septembre au 23 décembre, au Fonds régional d'art contemporain de Champagne-Ardenne, à Reims, où Daumal a grandi. Boris Bergmann sera l'un des commissaires.

Pour expliquer pourquoi ce livre aimante et cimente tant de collectifs, il cite un de ses passages favoris : « *Du fait que nous sommes deux, tout change ; la tâche ne devient pas deux fois plus facile, non : d'impossible elle devient possible.* » Il a découvert *Le Mont Analogue* « *vers 14 ou 15 ans* », sur les conseils d'un ami écrivain, Mathieu Terence. « *C'est le livre que j'ai le plus offert* », poursuit celui qui lui a consacré son mémoire de lettres, sous-titré « *De l'inachevé à l'infini* ». « *J'ai un gros budget Mont Analogue, j'en donne trois ou quatre par mois* », surenchérit Laurent Védrine.

Chez Allia, qui a réédité le roman en janvier 2020, on a écoulé plus de 4 000 exemplaires. Un résultat « *honoré pour un livre dont il existe déjà d'autres éditions* », se félicite Danielle Orhan, directrice des éditions. L'exposition rémoise est la pre-

mière d'envergure consacrée à Daumal. Certes, son nom était apparu au détour d'autres parcours, au Havre en 1980, ou au Musée d'art moderne de Paris, en 1992. Mais ceux-ci célébraient d'abord le Grand Jeu, un groupe rival du surréalisme, que Daumal a brièvement et brillamment animé avec trois copains de lycée. Alors, Boris Bergmann s'est donné du mal. Il a convié des artistes de tout pedigree, approché les héritiers de l'écrivain, rassemblé une foule d'archives.

## Le manuscrit

Seul le manuscrit du *Mont Analogue* lui a échappé. Il sommeille dans une vallée du Piémont, au nord de l'Italie, chez Claudio Rugafiori, qui compte le léguaire à la bibliothèque parisienne Jacques-Doucet, à sa mort. C'est à cet universitaire de 83 ans qu'on doit les éditions de référence du roman, des deux côtés des Alpes. « *J'ai découvert Daumal dans une librairie de Lausanne, j'avais 13-14 ans, je devrais toutes sortes de bouquins, en bon asthmatique, témoigne l'Italien. L'évidence de son*

*génie m'a sauté aux yeux.* » William Marx, 54 ans, l'a lu, lui, durant ses années de lycée. Titulaire de la chaire de littératures comparées au Collège de France, il ne s'étonne guère que ce roman ait fait autant d'enfants. « *Daumal fait partie de ces auteurs éternellement jeunes, qui ont gardé l'humour et le sérieux de l'adolescence. L'inachèvement du roman apparaît comme un gage de sincérité.* »

Pour désigner son « *réseau secret, presse mystique, de lecteurs* », il évoque la Communauté de l'anneau – « *même si Daumal est bien moins pesant que Tolkien* ». La piste mérite d'être creusée : et si la postérité du livre était due à sa faculté « *d'établir des liens nouveaux entre des idées d'apparences tout à fait disparates* », ainsi que Daumal décrit l'un des héros ? Génie de l'analogie, cet art de frayer des passages : « *La porte de l'invisible, ajoutait-il, doit être visible.* » ■

AURELIANO TONET

Prochain article *Le livre fétiche de François Mitterrand*

**Au sommet de la colonne Médicis, accolée à la Bourse du commerce, un projecteur répand sa lueur sur Paris : il s'agit d'une « traduction lumineuse » du « Mont Analogue », agencée par le plasticien Philippe Parreno.**

PHILIPPE PARRENO/PINAULT COLLECTION



« C'est un auteur éternellement jeune, qui a gardé l'humour et le sérieux de l'adolescence »

WILLIAM MARX  
professeur au Collège de France

## À AVIGNON, UN LABORATOIRE D'EXPÉRIENCES SCÉNIQUES

**LE JARDIN DE LA VIERGE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH**  
Mon lieu culturel préféré par Rosita Boisseau

C'est un puits de verdure serré entre quatre hauts murs, une cour secrète qui ouvre sur une chapelle, un théâtre saisonnier quand l'été se profile. Tout ça à la fois ? Oui, et bien davantage. Chaque mois de juillet, depuis 1997, le jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph, à Avignon, sort le grand jeu et se travestit en salle de spectacle sans en être tout à fait une. A l'enseigne de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, il devient un laboratoire de formes, d'expériences étourdissantes mixant théâtre, danse, cirque, marionnettes.

Le jardin est découpé en deux. D'un côté, des gradins légers sont dressés pour accueillir 133 spec-

tateurs sous une voile transparente. De l'autre, une estrade surélevée est encastrée au ras des bâtiments : elle est trouée de-ci de-là pour laisser passer les arbres dont un beau magnolia qui fait décor pour les acteurs et danseurs qui veulent s'en amuser.

## Bulles délirantes

La vigne vierge (!), qui froufroute sur les murs, caresse le plateau et en adoucit les bords tout en berçant le public lorsqu'un coup de vent se faufile en rafraîchissant l'atmosphère. Les portes et fenêtres qui entourent l'aire de jeu, très réduite, débouchent directement dessus. Ici, le théâtre se moque de faire semblant d'en

être, il montre tout à découvert et se joue de l'illusion.

Et la Vierge, alors ? Où se niche-t-elle ? Elle se dissimule dans un coin, sur un socle, côté cour du jardin, avec son fils dans les bras. Selon les étés, des feuillages dissimulent plus ou moins sa silhouette blanche au sourire doux. Cette Vierge, qui fait en quelque sorte aussi partie du plateau, semble veiller sur lui, inviter au recueillement pour savourer à la fois l'espace et ce qui s'y trame. Régulièrement, on laisse son esprit divaguer, s'évaporer vers l'azur tout proche.

Est-ce cette atmosphère si doucement particulière qui induit des gestes artistiques follement

libres ? On a régulièrement été emballé devant nombre de performances, bulles délirantes, élucubrations allumées présentées ici, dans le programme d'abord appelé le Vif du sujet, puis les Sujets à vif et aujourd'hui Vive le sujet !. On a frémé devant Olivier Dubois jouant le gogo boy entouré de godemichés transparents dans *Pour tout l'or du monde* (2006), devant la rage de Phia Ménard déversant 65 énormes sacs de glace pour *Black Monodie* (2010). On a été secoué par la puissance du rappeur et acteur D'de Kabal dans *Créatures* (2013). On a ri avec la mini-Kaori Ito prise à bras-le-corps par le trois fois plus costaud Olivier

Martin-Salvan pour *Religieuse à la fraise* (2014).

Et voilà que le ciel nous tombe sur la tête en découvrant, le 9 juillet, *Là où l'œil se pose*, du metteur en scène et marionnettiste Johann Bert. Sur l'estrade se dresse une réplique miniature du plateau même du jardin avec une statue de la Vierge posée sur le côté. Double bénédiction aujourd'hui ? Pourquoi pas. De ce dispositif, un invraisemblable et magique théâtre de marionnettes jaillit. Un pistolet surgit : la Vierge finit en morceaux. Heureusement, il reste l'autre, la vraie, qui sourit toujours derrière les branches. ■

R. BU



# Le livre fétiche de François Mitterrand

SUR LA PISTE DU « MONT ANALOGUE » 216

De mai 1968 aux « forces de l'esprit », le roman de René Daumal a jalonné son ascension politique, comme ses ambiguïtés

Pour François Mitterrand, 1968 est une épreuve : la jeunesse semble lui filer entre les doigts. Sa candidature à la présidentielle, annoncée le 28 mai, ne suscite pas l'adhésion escomptée. Et sa liaison avec Anne Pingeot bat de l'aile, si l'on se fie à leur correspondance, rassemblée dans *Lettres à Anne* (Gallimard, 2016). « J'éprouve un vrai désarroi, s'épanche-t-il, le 29 mai, vexé que sa maîtresse ne l'ait pas attendu à un rendez-vous. *Mon Anne aimée, en dépit de l'Histoire qui marche en ce jour à grande allure, je suis celui que tu aimes et qui t'aime.* »

C'est alors qu'il dévore *Le Mont Analogue*, un roman inachevé paru en 1952, six ans après la mort de son auteur, l'écrivain rémois René Daumal (1908-1944). Pour reconquérir son amante, le socialiste s'appuie littéralement dessus : « *Je t'écris étendu sur la broquette, me servant du Mont Analogue pour pupitre* », confie-t-il, le 6 juillet. Il en a commencé la lecture « *dans l'avion* » : « *Je suis accroché. Je crois que tu le seras.* » Trois jours plus tard, nouveau courrier : « *J'ai fini Le Mont Analogue. C'est un chef-d'œuvre qui eût été une œuvre majeure de notre littérature si Daumal n'était mort avant d'avoir achevé le cinquième chapitre. Je l'apporterai pour que tu le lises à Gordes* » – le village du Vaucluse où se retrouvent les deux amants.

Anne a 25 ans, François un peu plus du double. En décembre 1967, il a décoré sa chambre avec un poster de Che Guevara. Sait-il que sur les campus américains, les hippies se repassent *Le Mont Analogue* comme ils s'échangent drogues et partenaires sexuels ? Le livre conte l'ascension, par un groupe de savants, d'une montagne symbolique. Symbolique, il le sera à plus d'un titre pour Mitterrand, dont il jalonnait les ambiguïtés, jusqu'à la mort. Ainsi de ses amours : il a beau en chanter les louanges à Anne, c'est son épouse, Danielle, férue de reliure, qui ornera de maroquin rouge les trois exemplaires qu'il acquerra au fil du temps. Ainsi de ses amitiés. Gabriel

**Le président songeait-il à cette montagne magique, lors de ses ascensions rituelles sur la roche de Solutré ?**

Matzneff – actuellement visé par une enquête préliminaire pour viols sur mineur de moins de 15 ans – rend visite, « *en voisin* », à François Mitterrand, le 7 octobre 1968 : « *Nous parlons longuement (...) de René Daumal, dont il me prête Le Mont Analogue* », note l'écrivain dans son journal *Vénus et Junon* (La Table ronde, 1979).

A la même époque, Mitterrand en fait l'éloge auprès d'une autre personnalité controversée, Roland Dumas. Le 14 novembre 1968, l'avocat a plaidé pour la publication posthume des lettres de Roger Gilbert-Lecomte (1907-1943), poète rémois qui anima, au côté de Daumal, le groupe littéraire Le Grand Jeu. « *La gouvernante du père de Gilbert-Lecomte avait hérité des droits. Elle bloquait tout parce que, disait-elle, il avait fait souffrir son papa* », se souvient Dumas, du haut de ses 98 ans. Et le vieux lion de moduler, d'une voix onctueuse : « *Il faut dire que tous ces écrivains étaient passablement drogués.* »

**« Un livre qui appelle l'infini »**

La montagne décrite par Daumal est encerclée par le Pacifique. C'est sur un autre genre de caillou, l'île Saint-Louis, à Paris, que Dumas nous reçoit. Le documentariste Laurent Védrine, 45 ans, s'est joint à l'entretien. Depuis qu'il l'a découvert grâce à un ami, « *il y a cinq ou six ans* », *Le Mont Analogue* l'obsède. Son père et son grand-père, Hubert et Jean, furent d'intimes collaborateurs de Mitterrand ; et c'est son grand-oncle maternel, le verrier Pierre Chigot, qui a présenté le socialiste à Roland Dumas. « *Quand il évoque "les forces de l'esprit", dans son allocation de 1995, pensez-vous qu'il a Daumal en tête ?* », demande Laurent

Védrine. Le nonagénaire laisse planer le mystère : « *Ils avaient, sans doute, la même orientation d'esprit.* »

Boris Bergmann habite lui aussi l'île Saint-Louis. Le juriste Paul Grunebaum-Ballin, son arrière-grand-père, fut proche d'un autre socialiste, Léon Blum. Pour la rentrée, cet écrivain de 29 ans prépare une exposition collective, à Reims, autour du *Mont Analogue*, doublée d'un beau livre, chez Gallimard. En épluchant les archives, il est tombé sur une émission d'« Apostrophes », diffusée le 7 février 1975, où Mitterrand réitère son amour pour le roman. Le jeune homme s'interroge : le président songeait-il à cette montagne magique, lors de ses ascensions rituelles sur la roche de Solutré, en Bourgogne ? Au moment d'imaginer la pyramide du Louvre, en 1983 ? Ou de gravir le Sinaï, en 1987 ? « *C'est un livre qui appelle l'infini...* », soupire Bergmann, rêveur.

Honni par la Chiraquie, le juge Eric Halphen, 61 ans, a trouvé dans ses cartons un exemplaire du *Mont Analogue*, annoté par le chanteur Guy Béart (1930-2015). Il appartenait à son père, le journaliste André Halphen (1930-2017), fondateur de *Télé Poche*. « *Papa caressait un projet de biographie de Daumal, son auteur favori. Mitterrand, qu'il fréquentait dans les années 1970, aurait dû en signer la préface. Le projet s'est perdu dans les limbes, hélas.* »

Du temps où elle travaillait chez Gallimard, Prune Berge veillait sur les droits audiovisuels du *Mont Analogue*. Selon elle, il faut remonter du côté de Jarnac, en Charente, où a grandi Mitterrand, pour comprendre son béguin : « *Il était très ami avec ma tante, Françoise Delons-Royer, la nièce d'un des membres du Grand Jeu, An-*

*dré Delons (1909-1940). Peut-être se sont-ils parlé de Daumal ?* » Dans ses Mémoires, Bernard Gheerbrant (1918-2010) se souvient des visites du socialiste dans sa librairie-galerie, La Hune, au début des années 1950, à Paris : « *Il redécouvrait la revue Le Grand Jeu* », écrit-il.

**Madeleine de jeunesse**

L'hypothèse charentaise semble donc plausible : pour Mitterrand, Daumal serait une madeleine de jeunesse. Avec le temps, il sera aussi un compagnon de route vers l'au-delà. En septembre 1992, lors de son séjour à l'hôpital Cochin, où il soigne un cancer de la prostate, le président se fait apporter *Le Mont Analogue* par l'homme d'affaires Pierre Bergé. « *J'ai été témoin d'une discussion passionnée entre eux deux au sujet de ce roman, dans un bistrot, fin 1989*, affirme la journaliste Laure Adler. *En 1995, je l'ai interviewé dans sa chambre, à l'Élysée : Le Mont Analogue trônait sur la table de chevet, au milieu de livres sur Thé-rèse d'Avila et le bouddhisme.* »

Après la mort du « Sphinx », le 8 janvier 1996, à 79 ans, d'autres politiciens, de François Bayrou à Dominique de Villepin, se référeront à Daumal – le frère du socialiste Pierre Moscovici, le banquier Denis, collectionne même ses manuscrits... C'est que la montagne, écrivait le rémois, « *est la voie par laquelle l'homme peut s'élever à la divinité, et la divinité se révéler à l'homme* ». Pour qui aspire aux sommets du pouvoir, il y a là, sans doute, matière à méditer. ■

AURELIANO TONET

Prochain article René Daumal, rockeur avant l'heure

**François Mitterrand, devant la Pyramide du Louvre, à Paris, le 28 juin 1989.**  
WILLIAM STEVENS/GAMMA-RAPHO/GETTY IMAGES

## À PARIS, UN TREMPLIN FLOTTANT POUR LES HUMORISTES

**LA NOUVELLE SEINE**  
**Mon lieu culturel préféré**  
par Sandrine Blanchard

Quai de Montebello, à Paris, descendre l'escalier qui mène aux berges de la Seine, marcher sur les pavés le long du fleuve, admirer le point de vue sur Notre-Dame, puis monter sur la passerelle qui mène à La Nouvelle Seine. C'est dans ce décor de carte postale qu'est amarrée une jolie péniche devenue, en moins de dix ans, l'un des meilleurs lieux pour découvrir de nouveaux humoristes. Ma première virée à La Nouvelle Seine remonte à 2014. Elle avait ouvert ses portes depuis quelques mois. Il fallait un certain culot pour créer une salle de spectacle indépendante dans une capitale qui regorge de

théâtres et cafés-théâtres. Cela aiguillait ma curiosité. Passé le pont principal, il faut descendre quelques marches pour parvenir dans la cale aménagée. Là, cent quinze sièges font face à une jolie petite scène décorée de spots comme ceux qui entourent les miroirs dans les loges de théâtre.

C'est dans cet antre rouge et noir que Jessie Varin, à la barre artistique du lieu, programme ses « coups de cœur » et ses « découvertes », dont bon nombre d'artistes femmes. Après avoir travaillé plusieurs années au café-théâtre du Point-Virgule où, d'hôteesse d'accueil à chargée de communication, elle a « tout appris »,

la jeune femme fait confiance à son instinct. En 2014, j'ai pris plaisir à découvrir la folie de Bun Hay Mean, dit « Chinois Marrant », et la qualité d'écriture d'Audrey Vernon pour *Chagrin d'amour*.

**Il est rare qu'on soit déçu**

Très vite, La Nouvelle Seine est devenue l'une de mes adresses régulières pour capter l'évolution de la scène humoristique, notamment du stand-up.

En 2015, Guillaume Meurice, devenu depuis le chroniqueur le plus podcasté de France Inter, y présente *Que demande le peuple ?*, prémices de son goût pour l'irrévérence face aux institutions

« dominantes » et aux communis-cants. Puis, en 2016, je fais ma plus belle découverte humoristique : Blanche Gardin dans son premier solo, *Il faut que je vous parle*. Pendue à ses lèvres, estomaquée par sa hardiesse et la qualité de son humour noir, je sors de ce spectacle emballée. On connaît la suite de sa carrière et son incroyable succès, mais Blanche Gardin est restée fidèle à La Nouvelle Seine pour lancer ses créations. Qu'il s'agisse de visages nouveaux, comme Giorgia Sinicorni, Julie Bargeton, Réda Seddiki, etc., ou d'artistes plus confirmés venus roder leur nouveau spectacle, comme Noémie

de Lattre, en 2017, avec *Féministe pour homme* ou Géraldine Martineau, en 2018, avec *Aime-moi*, il est rare qu'on soit déçu.

Plus récemment, l'étonnante Douilly et la nouvelle venue belge Fanny Ruwet ont fait les beaux jours de La Nouvelle Seine. Et on a hâte de découvrir, à la rentrée, la dernière création d'Audrey Vernon, *Billion Dollar Baby*. Malgré les crues qui l'ont parfois rendue inaccessible, La Nouvelle Seine s'est toujours relevée. Quand les Bateaux-Mouches passent à proximité, ça tangué un peu dans la cale, mais ce léger mouvement fait partie du charme du lieu. ■

S. BL



# René Daumal, un rockeur avant l'heure

SUR LA PISTE DU « MONT ANALOGUE » 316

Devenu une référence de la contre-culture, son roman inachevé a influencé nombre de musiciens, de Patti Smith à Bertrand Belin

**C'**est une question qu'on lui rabâche ad nauseam : quel est le premier groupe punk ? Parce qu'elle n'a rien perdu de sa morgue adolescente, malgré ses 74 ans, Patti Smith répond systématiquement : le Grand Jeu, un mouvement animé par l'écrivain rémois René Daumal (1908-1944), avec trois copains de lycée, au tournant des années 1930. Si ça ne vous dit rien, pas de panique : trop radical et éphémère, souffrant de la concurrence du surréalisme, il végète aux marges de l'histoire littéraire – du moins en France. Pour la pythie punk, c'est un scandale : « En 2008, à l'occasion du centenaire de Daumal, j'ai organisé un cycle de lectures dans son café préféré, Le Rouquet, à Paris, confie Patti Smith. Je m'attendais à des célébrations nationales, mais tout le monde avait l'air de s'en foutre. Ça m'a choquée. »

En 2020, avec quelques amis, elle consacre un disque à l'écrivain, intitulé *Peradama*. Le terme désigne les pierres précieuses qui servent de monnaie d'échange dans le roman inachevé de Daumal, *Le Mont Analogue*, paru en 1952. Pour ce disque, la chanteuse a marché sur ses traces au cours d'un pèlerinage plus ou moins fantasmé, des Ardennes à l'Himalaya.

A la rentrée, elle participera à divers hommages daumaliens : une expo à Reims, un beau livre chez Gallimard... « Il était aussi arrogant qu'un punk rockeur, mais c'était aussi un humaniste, baigné de spiritualité. Comme Rimbaud et Artaud, il savait ce qu'était la beauté. » Et son envers, la laideur.

« La dimension aventureuse du roman, à la Hergé, collait bien à notre musique »

BEN LUPUS  
musicien du groupe  
Coming Soon

René Daumal décochait des « punchlines » acides, raillant les rivaux du « sussurrisme », moquant toutes les formes de conservatisme. Exemple : « Il y a plus de choses dans l'espoir d'un crapaud que dans les fumées de vos cervelles d'anchois. » Le garnement meurt de tuberculose, à 36 ans, alors qu'il bâche sur son grand œuvre, *Le Mont Analogue*. Conséquence des substances dont il avait abusé, ado : benzine, alcool, tabac... Et même tétrachlorométhane, qu'il avait découvert en tuant des coléoptères – il en faisait collection.

Patti Smith est tombée sur *Le Mont Analogue* en 1971, en farfouillant dans une librairie new-yorkaise. « Comme beaucoup de gens de mon âge, je raffolais des auteurs français. Ils étaient les plus novateurs, avant que n'arrive la Beat Generation [un mouvement littéraire libertaire]... » C'est

en partie grâce à ses adeptes, les beatniks, que *Le Mont Analogue* traversera l'Atlantique. Traduit en 1959, le roman attire l'attention des communautés gravitant autour de l'écrivain Ken Kesey et du psychologue Timothy Leary, chantres du LSD. Dans les bus multicolores, sur les campus bariolés, on s'arrache le « *péradam* » de Daumal. Au point que City Lights, dirigée par le poète Lawrence Ferlinghetti, le réédite, en 1968. Psychédélique à souhait, la couverture reprend un montage graphique paru en 1967 dans le *San Francisco Oracle*, la bible de la contre-culture : une pyramide et un troisième œil s'y greffent au visage d'un vieil Indien, hirsute.

## Un éclat particulier

Si *Le Mont Analogue* brille d'un éclat particulier pour nombre de musiciens, ce foyer hippie n'y est pas étranger. De même qu'un autre réseau, aussi souterrain qu'international : celui des disciples du guide spirituel arménien Georges Gurdjieff (mort en 1949), dont Daumal suivit les enseignements. « En 1971, j'avais 17 ans, j'explorais tout ce qui se rapportait au surréalisme et à Gurdjieff : Le Mont Analogue se situait pile à l'intersection de ces deux passions », témoigne le saxophoniste new-yorkais John Zorn, auteur d'une belle dérive autour du roman, en 2012.

Figures des musiques expérimentales, les Italiens Stefano Battaglia et Francesco Messina ou le Français Pierre Schaeffer ont pareillement découvert Daumal par les cercles gurdjieffiens : « A l'initiative de l'éditeur Roberto Calasso, j'ai rejoint l'association Gurdjieff, à Milan, avec mon ami musicien Franco Battiato », se souvient Francesco Messina, âgé de 70 ans. L'expérience lui inspire en 1979 « une suite d'accords hypnotiques », rassemblés dans un album magnétique, *Prati Bagnati del Monte Analogico*.

Autre porte d'entrée musicale vers *Le Mont Analogue*, l'Inde. En 1932 et 1933, Daumal, fin connaisseur du sanscrit, joue les attachés de presse pour le danseur Uday Shankar (1900-1977), lors d'une tournée aux Etats-Unis. Son frère, le virtuose du sitar Ravi Shankar (1920-2012), sera adoubé par bien des rockeurs, à partir des années 1960 – à commencer par les Beatles. « Le duo que formait Daumal avec Roger Gilbert-Lecomte, au sein du Grand Jeu, évoque la paire Lennon-McCartney, s'enflamme l'écrivain Pacôme Thiellement, 45 ans. J'y trouve la même électricité, la même jeunesse fusionnelle, la même déflagration des perspectives esthétiques. »

Cité par des artistes aussi divers que Marilyn Manson, Jean-Louis Aubert, Ghédalia Tazartès ou Idlewild, *Le Mont Analogue* a donné son nom à une demi-douzaine de formations, de l'Espagne aux Etats-Unis. En 2016, deux membres du groupe savoyard Coming Soon bapti-

sent ainsi leur projet parallèle, plus électronique et instrumental : « La dimension aventureuse de ce roman, à la Hergé, collait bien à notre musique », explique la moitié du duo, Ben Lupus, 35 ans.

## De main en main

En 2019, Koby Howards, alias HRWTZ, intitule *Mount Analog* l'un de ses morceaux les plus aiguisés. Rupture sentimentale, fin des études, le jeune homme s'enroûte à Seattle (Etat de Washington) lorsqu'il s'éprend du livre de Daumal, sur les conseils d'un libraire : « A mes yeux, cette montagne représentait un nouveau départ », retrace l'Américain de 26 ans, exilé à Madrid. Il existe un disquaire *Mount Analog*, à Los Angeles, ainsi qu'un studio d'enregistrement *Peradama*, à Atlanta. « La fortune musicale du livre me semble liée à l'adjectif "analogue". Ça résonne avec le son analogique », suggère le chanteur Francisco Lopez, alias Flop, 50 ans. Cette référence pointue, il l'a fait découvrir, étudiant, à un sorcier des syn-

thés, Etienne Jaumet. De la même génération, le guitariste Dominique Dépret, alias Mocke, en a parlé au chanteur Bertrand Belin, il y a une dizaine d'années.

Comme un instrument qui circulerait de main en main... « Les musiciens aiment s'échanger des fétiches, qui symbolisent l'appartenance à un groupe, raconte Belin, qui a mis un extrait du *Mont Analogue* en exergue de son roman *Requin* (P.O.L., 2015). Cette équipée inachevée, ça me parle autant qu'Ulysse ou Don Quichotte. On a l'impression d'assister à une improvisation qui s'arrête brutalement : bam, le bar ferme. Quant à cette montagne, elle me fait l'effet d'un gouffre, d'un siphon inversé... » Le Breton rentre d'une pêche mémorable, à Quiberon : dans ses filets, il a ramené deux homards, une sole, deux rougets, une araignée... Et même, paraît-il, quelques *péradams*. ■

AURELIANO TONET

Prochain article *Le livre de René Daumal, enfer des cinéastes*



Les Phrères simplistes, à l'origine de la revue « Le Grand Jeu » : René Daumal (assis), Robert Meyrat, Roger Gilbert-Lecomte et Roger Vailland, vers 1922, à Reims. MARC GARANGER/AURIMAGES/AFP

## AU MANS, LE JAZZ RÉSONNE DANS LE DORTOIR DES MOINES

ABBAYE ROYALE DE L'ÉPAU  
Mon lieu culturel préféré par Sylvain Siclier

Mai 1980, première édition du Mans Jazz Festival, consacré à la scène française et européenne, sans pour autant s'interdire de recevoir des interprètes américains. Bientôt, le festival est rebaptisé « Europajazz ». En 1982, à l'abbaye royale de l'Épau, à la sortie est de la préfecture de la Sarthe, c'est l'année d'une autre première édition, celle du Festival de l'Épau voué à la musique classique. L'équipe de l'Europa, alors dirigée par Armand Meignan, adopte à son tour ce qui va devenir le lieu de référence du festival. Plus précisément, le dortoir des moines. Sur son site Internet, l'abbaye détaille son histoire.

Il faut remonter à février 1229, quand, à la demande de Béren-gère de Navarre, veuve de Richard Cœur de Lion, l'abbaye est fondée. Elle est destinée à accueillir des moines de l'ordre des cisterciens. La reine meurt en décembre 1230. Elle y sera enterrée. Les moines commencent à s'installer. La construction de l'église abbatiale, dans laquelle ont lieu aujourd'hui certains des concerts du Festival de l'Épau, débute en 1252. Les siècles passent, avec des épisodes de destruction et de reconstruction. L'église, les bâtiments deviennent des granges, des garages, pour l'armée allemande durant l'Occupation...

Le département de la Sarthe acquiert le domaine en 1959. La beauté architecturale, les pelouses et arbres qui entourent les bâtiments suscitent l'apaisement.

### Plus bel élan d'inspiration

En arrivant avant les concerts de l'Europajazz, on peut voir les musiciennes et musiciens qui se détendent dans le parc, mettent au point un mouvement musical. De l'ancien dortoir des moines, on entend les instruments lors des répétitions, la mise au point du son. L'entrée dans le dortoir impressionne, en particulier l'arrondi du plafond fait de lattes de bois, telle une coque de bateau. Le

public ne peut qu'être attentif. Les interprètes sont le plus souvent à leur plus bel élan d'inspiration.

L'Europa y propose, durant plusieurs jours, un état des lieux pertinent de l'activité d'une nation. Les Pays-Bas, en 1983, avec Misha Mengelberg, Han Bennink, Willem Breuker et Ernst Reijseger. L'année suivante, c'est la Pologne, méconnue. Le festival est fidèle à des artistes : Evan Parker, John Surman (Angleterre), Joachim Kühn, Peter Brötzmann, Günter Sommer (Allemagne), Fred Van Hove (Belgique), Irène Schweizer, Daniel Humair (Suisse)... Côté français, Joëlle Léandre, Henri Texier, Louis Scla-

vis, Claude Barthélemy, parmi d'autres, y sont en tête d'affiche. En 1993, année italienne. Un bonheur avec le trompettiste Enrico Rava, le pianiste Giorgio Gaslini (en duo avec le Français Martial Solal), le contrebassiste Paolo Damiani, les saxophonistes Gianluigi Trovesi et Carlo Actis Dato...

Ces quatre derniers membres de l'Italian Instabile Orchestra, formidable bande transgénérationnelle menée par le trompettiste Pino Minafra, dont le concert exubérant, fantasque, du free aux chansons populaires, est à jamais inscrit dans les riches heures de l'Europajazz. ■



# Au cinéma, un roman impossible à adapter

SUR LA PISTE DU « MONT ANALOGUE » 4/6

Plusieurs artistes ont cherché à traduire en images le livre inachevé de René Daumal. Une quête souvent vaine, aux confins de l'invisible

Quand on l'interrogeait sur ses projets, Virgile Loyer, passionné par le roman de René Daumal, a longtemps répondu qu'il souhaitait adapter *Le Mont Analogue* sur grand écran. Ceux qui connaissent le sort du livre de l'auteur rémois (1908-1944) comprennent sans peine : « C'était une manière de me défausser, je n'avais rien de prévu », reconnaît le céramiste et cinéaste de 46 ans. Car l'opération est périlleuse et a vu nombre de réalisateurs s'y casser les dents. Dans ce roman inachevé, paru en 1952, le yacht qui transporte les personnages ne s'appelle-t-il pas *L'Impossible* ? Les premières déconvenues remontent à la fin des années 1960. Le livre est alors prisé par la jeunesse psychédélique, qui y voit une invitation aux expériences les plus extrêmes. En 1969, le producteur britannique Peter Fraser, détenteur des droits, démarche le réalisateur François Truffaut. Problème : l'auteur des *Quatre cents coups* déteste la montagne. Elle lui évoque le club alpin où sa mère et son beau-père se sont rencontrés.

**« Daumal nous confronte à notre propre enfer : cette radicalité n'est pas restituable par n'importe qui »**

BILLY DRANTY  
poète

Car c'est une chose de se référer au *Mont Analogue*, comme le font tant de metteurs en scène, de Yann Moix à Wajdi Mouawad. C'en est une autre de le traduire en images. Le plasticien Philippe Parreno s'y est risqué, au début des années 2000. « Je voulais refaire le voyage cartographié par Daumal avec des amis artistes, et le filmer », confie l'artiste de 53 ans, qui a découvert le roman durant ses études aux Beaux-Arts de Grenoble. Il trouve un skipper et un catamaran, mais

le projet tombe à l'eau, faute d'argent. De cette « utopie collective » est née une installation itinérante, *Mont Analogue*. Sorte d'« écho lumineux » du roman, elle est actuellement projetée au sommet de la Bourse de commerce, à Paris.



triumpher au box-office. Le Chilien entend embrayer avec une adaptation du *Mont Analogue*. C'est une vieille lune, qu'il caresse depuis qu'il a découvert René Daumal lors de vacances sur la Côte d'Azur, en fouillant dans la bibliothèque d'un évêque.

**Un film très éloigné du livre**

Las, Peter Fraser refuse de céder les droits : « Alors j'ai mêlé *Le Mont Analogue* à mes propres obsessions, comme le tarot. C'est devenu *La Montagne Sacrée* (1973) », confie-t-il dans la réédition du roman par Gallimard, à paraître le 14 octobre, façon beau livre. Alejandro Jodorowsky et sa « confrérie » tournent six mois durant, au Mexique, sans sexe ni drogues, mais avec un gourou péruvien. Malgré son titre, le film est très éloigné de Daumal, cet auteur qui a aidé « Jodo » à se « libérer de Lego ». Il n'empêche, son succès drainera de nouveaux lecteurs vers *Le Mont Analogue*. Parmi eux, le poète Billy Dranty, 46 ans, devenu l'un des spécialistes du Rémois : « Beaucoup de faussaires ont tenté de se l'approprier, cingle-t-il. En vain, car Daumal nous confronte à notre propre enfer : cette radicalité n'est pas restituable par n'importe qui. »

Car c'est une chose de se référer au *Mont Analogue*, comme le font tant de metteurs en scène, de Yann Moix à Wajdi Mouawad. C'en est une autre de le traduire en images. Le plasticien Philippe Parreno s'y est risqué, au début des années 2000. « Je voulais refaire le voyage cartographié par Daumal avec des amis artistes, et le filmer », confie l'artiste de 53 ans, qui a découvert le roman durant ses études aux Beaux-Arts de Grenoble. Il trouve un skipper et un catamaran, mais

le projet tombe à l'eau, faute d'argent. De cette « utopie collective » est née une installation itinérante, *Mont Analogue*. Sorte d'« écho lumineux » du roman, elle est actuellement projetée au sommet de la Bourse de commerce, à Paris.

Mêmes déboires pour Xavier Durringer, l'auteur du film *La Conquête* (2011). Mordu d'ésotérisme, il obtient les droits du *Mont Analogue* il y a une douzaine d'années et développe un projet de série pour Arte. Le casting envoi du lourd : Eric Cantona, Christophe Lambert... Le synopsis, également : « A travers les aventures d'un journaliste du National Geographic, l'idée était d'explorer différents paysages, sacrés et secrets, à travers le monde : Himalaya, Sinaï, Açores, Amazonie... », énumère, rêveur, le metteur en scène de 57 ans. Après quatre ans de boulot, on a jeté l'éponge. Arte n'avait pas le budget. »

Le cinéaste Ben Russell se plonge à son tour dans *Le Mont Analogue* au début des années 2010. Dans ce livre, qui lui paraît « un peu idiot » à la première lecture, il trouve la matière d'un double défi : réaliser un documentaire à partir d'une fiction et sonder le concept, ô combien fuyant, d'utopie.

**« Les limites du visible »**

Le projet donne lieu à une installation, en 2020, et à un long-métrage, à peine finalisé. Tous deux baptisés *The Invisible Mountain*, ils suivent la tournée de trois groupes de rock autour de la mer Baltique. « Entre Helsinki et Tallinn, nous avons failli faire naufrage, le bateau a été évacué, raconte l'artiste de 45 ans. Sur le moment, on était terrorisés : le succès de cette quête passait-il par notre mort ? Après coup, nous étions presque déçus d'être toujours

en vie. » Du photographe Henri Cartier-Bresson au plasticien Jean-Luc Moulène, les admirateurs de Daumal couvrent tout le spectre des arts visuels. Simple conséquence de la transdisciplinarité de son groupe littéraire, Le Grand Jeu ? Selon Olivier Michelon, qui a organisé une exposition en 2008 autour du *Mont Analogue*, au château de Rochechouart (Haute-Vienne), la raison est plus profonde : « Ce roman explore les limites du visible, relève le curateur de 46 ans. Pour un artiste dont c'est le mode d'expression, il n'y a rien de plus stimulant. » A la fin des années 1980, le cinéaste chilien Raoul Ruiz incite Benoît Peeters à lire *Le Mont Analogue*. Emballé, le scénariste y trouve un « écho » aux *Cités obscures*, la saga qu'il conçoit alors avec le dessinateur François Schuiten. « Plus le récit avance, plus le mystère s'épaissit, fait remarquer le Belge de 64 ans. En général, les auteurs font l'inverse. C'est un livre bourgeois, trouvé de toute part, qui se dissout graduellement. »

En 1976, le roman de Daumal inspire à l'architecte Aldo Rossi (1931-1997) une partie de ses théories sur « la ville analogue ». Un concept « pratiquement inexprimable », dira-t-il, proche de la « méditation », creusant la mémoire urbaine. Hanté par l'oubli, très cinéphile, l'Italien a beaucoup écrit, et peu construit. Son bâtiment le plus célèbre ? Un cimetière, à Modène. Maudit Daumal, dont les continuateurs semblent voués à l'obscurité. « Je suis le voyant de la nuit, écrivait-il. Je suis le penseur du non-être et sa splendeur. Je suis le père de la mort. » ■

AURELIANO TONET

Prochain article Un guide de haute montagne

## À PARIS, UNE OASIS POUR LES MUSIQUES DU MONDE

**LE STUDIO DE L'ERMITAGE**  
Mon lieu culturel préféré par Patrick Labesse

L'endroit a du vécu. C'est même quasiment un lieu de mémoire pour la rue qui abrite la salle perchée sur les hauteurs de Ménilmontant, dans le 20<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Mon aventure avec cette ancienne petite usine de biscuits métamorphosée en salle de concert commence peu de temps après son ouverture. Intimiste, 250 personnes au maximum peuvent y entrer. Chaleureux, doté d'un bar acheté aux enchères dans un palace du boulevard Haussmann, d'une configuration originale avec sa mezzanine grâce à une belle hauteur sous plafond, le Studio de l'Ermitage (raccourci en l'Er-

mitage, qui devient son nom d'usage) me séduit tout de suite pour son acoustique. On y vient pour ses choix de programmation, axés essentiellement sur les musiques du monde et le jazz.

Biscuiterie transformée en entrepôt de maroquinerie, la bâtisse a été repérée par un couple parisien qui décide en 1989 d'y amener une autre vie en y aménageant trois salles de répétition. Des metteurs en scène (Claude Régy, Alfredo Arias ou Olivier Py), des chorégraphes (Mathilde Monnier, Philippe Decouflé) et des musiciens renommés (le saxophoniste Ornette Coleman, le pianiste Michel Petrucciani avec l'or-

ganiste Eddy Louiss) viendront travailler dans ces studios.

Début 2000, nouvelle mue : une seule des salles est conservée pour y accueillir les concerts. Ils vont se succéder à grand train.

**Lancement de premiers albums**

« Au début, il n'y avait pas une esthétique à proprement parler », raconte Yamilé Bengana, programmatrice, directrice adjointe et fille du patron fondateur du lieu. Musiques du monde, jazz ou chanson, presque tous les genres y ont leur place. Entre les jours de spectacle, la salle est parfois louée pour des mariages et des anniversaires.

Au fil des années, beaucoup de musiciens font le choix d'y « lancer » leur premier ou nouvel album. L'irrésistible chanteuse brésilienne Mônica Passos va m'y conquérir avec sa voix, sa joie et sa petite folie. J'y ai ri aussi sur la gouaille généreuse et les commentaires piquants de Manu Théron, chanteur leader du groupe vocal marseillais Lo Cor de la Plana.

En 2006, j'y découvre l'orchestre féminin de tango Fleurs noires et, en 2015, le magnétique chanteur de raï Sofiane Saidi, qui va confirmer sur la scène de l'Ermitage tout le bien que j'avais pensé de son album *El Mordjane*. Cette

année-là, je m'y laisse surprendre par l'émouvant chanteur et pianiste éthiopien Girma Bèyènè, invité par le quintette parisien Akalé Wubé, qui se produit très régulièrement dans cette salle. L'endroit est devenu un repaire pour la communauté brésilienne qui aime s'y retrouver pour danser la samba au son du cavaquinho et du pandeiro, les derniers dimanches de chaque mois de la Roda do Cavaco. Il y a deux ou trois ans, lors d'une fête de la musique, la Roda do Cavaco a fini dans la rue pendant la canicule. Le thermomètre avait grimpé trop haut à l'intérieur. ■

P. L.A.



# Un guide de haute montagne

**SUR LA PISTE DU « MONT ANALOGUE » 516**

Le roman de René Daumal est devenu un outil presque aussi courant que le piolet, autant chez les alpinistes chevronnés que chez les simples randonneurs

**E**n 1982, Arthur von Boennighausen fait l'ascension du Petit Grepou, qui culmine à 3751 mètres, dans les Rocheuses, aux États-Unis. Là-haut, il trouve une jarre renfermant un livre bleu, accompagné d'une note manuscrite : « Bravo ! Quand vous arrivez au sommet... continuez de grimper ! » Le message est signé Royal Robbins (1935-2017), un fameux alpiniste américain. Quant au bouquin, il s'agit du *Mont Analogue*, le roman inachevé de René Daumal (1908-1944), paru en 1952. Cette trouvaille bouleverse Arthur, qui se décrit comme poète, ingénieur, agent immobilier, inventeur et alpiniste : « J'ai tellement aimé le livre que j'ai décidé d'en écrire la suite, sur mon blog », affirme l'Américain de 66 ans, depuis son ranch, dans le Colorado.

Avec le temps, l'aura de l'écrivain rémois n'a cessé de croître auprès des amateurs d'altitude. Au Mexique, un club d'alpinisme s'appelle Monte Analogo. Sur les hauteurs du nord de l'Italie, une menuiserie et un centre socioculturel ont emprunté leur nom au néologisme forgé par Daumal, « péradam ». Un peu plus à l'est, à Trieste, l'association Monte Analogo mêle art et montagne : « Pour nous autres alpinistes, c'est un livre mythique, qui passe de sac à dos en sac à dos », raconte le président, Marko Mosetti, 66 ans.

Bernard Amy a découvert le roman à la Librairie des Alpes, à Paris, dans les années 1970. Il y pense souvent, comme ce jour où, dans un « état de grâce », il s'extirpe d'une tempête sur les cimes de Patagonie. « C'est une référence pour tous les grimpeurs épris de littérature », explique le Français, 81 ans. *En plus d'avoir beaucoup d'humour et de culture, on sent que cet auteur connaissait la montagne.*

Dans *Souvenirs du Mont Analogue* (Fournel, 2018), l'alpiniste s' imagine marchant sur les traces des héros daumaliens, explorant à son tour ce massif mystérieux dont la base est accessible et le sommet inaccessible : « Quand j'écris, j'éprouve la même difficulté à progresser que quand j'escalade la roche, poursuit-il. Cette correspondance, Daumal la suggère admirablement. Son ascension est d'abord mentale. »

Dans les cercles francs-maçons, les références à la montagne sont légion – à commencer par l'érection du Temple de

Salomon, sur le mont Moriah. Parmi celles-ci, le roman de René Daumal figure en bonne place. Son grand-père, apiculteur, n'était-il pas pétri de culture maçonnique ? « En 1981, dans la loge que je fréquentais à Montpellier, un frère m'a parlé du Mont Analogue. J'avais 22 ans. Cela fait partie des outils que l'on se transmet, entre maçons », se souvient le journaliste Jean-Philippe de Tonnac.

Enthousiasmé par la « recherche d'authenticité » du Rémois, il en signe une biographie, en 1998 (*René Daumal, l'archange*, Grasset). Plusieurs pages sont consacrées à sa découverte du Dauphiné, en août 1927, à l'invitation de l'écrivain tchèque Richard Weiner (1884-1937). « Il n'y a rien de tel que la montagne pour apprendre la lenteur et le calme », confie-il à sa femme, Vera, en 1937. Car Daumal, en piteux état, est venu se refaire une santé à l'endroit même où, dix ans plus tôt, il a été initié à l'alpinisme. « C'est après ce nouveau séjour dans le Dauphiné que naîtra en lui le désir d'écrire ce que la montagne lui a appris », précise le poète Billy Dranty, lui aussi fin daumalien. Rédigé à partir de 1939, entre deux cures en altitude, où il soigne sa tuberculose, *Le Mont Analogue* regorge d'aphorismes pentus : « Je ne parlerai pas de la montagne, mais par la montagne » – un espace, relève-t-il, qui lie les mortels et les Dieux dans la plupart des religions.

## Fascination pour les sommets

L'extrême plasticité de son écriture nourrira quantité d'artistes, de l'Espagnole Remedios Varo (1908-1963) à la Britannique Tacita Dean ou à l'Australien Imants Tillers, respectivement âgés de 55 et 71 ans. Leur point commun ? Une certaine fascination pour les sommets. Antoine Proux reçoit au 26<sup>e</sup> étage d'un tour, au nord de Paris. Depuis sa première lecture du *Mont Analogue*, quand il étudiait les Beaux-Arts, à Tours, la dernière phrase du livre l'obsède : elle s'achève non par un point, mais par une virgule. « J'y vois une accroche et une respiration, comme une faille dans la roche où s'agripper, avant de reprendre l'ascension », indique le plasticien de 37 ans. En 2017, dans le cadre de la Nuit blanche, à Paris, il conçoit un immense mur d'escalade, dont chaque prise correspond à une virgule du roman. « On a gravi l'équivalent de trois chapitres, jusqu'à 3 heures du mat... »

L'atelier de Charles Hascoët est situé dans une barre d'immeubles voisine, en surplomb du périphérique. Il y a deux ans, peu avant la mort de son père, il relit *Le Mont Analogue*, découvre aux Beaux-Arts de Paris. « Pour moi, c'est une allégorie très puissante sur la dette : comment être à la hauteur de ceux qui nous ont précédés ? Faut-il les honorer, s'en affranchir ? Comment s'élever, sans eux ? » Ces questionnements lui inspirent, en 2020, un tableau : il figure un randonneur à l'arrêt, lesté par l'accablement. « J'ai fait lire Daumal à mon père, ça nous a rapprochés, comme quand je faisais de l'escalade avec lui, ado », rembobine le plasticien de 36 ans.

La toile sera montrée dans le cadre de l'exposition collective « Monts Analogues », du 17 septembre au 23 décembre, à Reims. La plupart des artistes retenus affichent un penchant aussi vif pour la

montagne que pour Daumal. C'est le cas de la Française Stéphanie Solinas, 43 ans : adepte de « randonnées cérébrales », elle dévoilera des photographies de sommets embrumés, prises en Islande.

## « Le mystérieux n'existe plus »

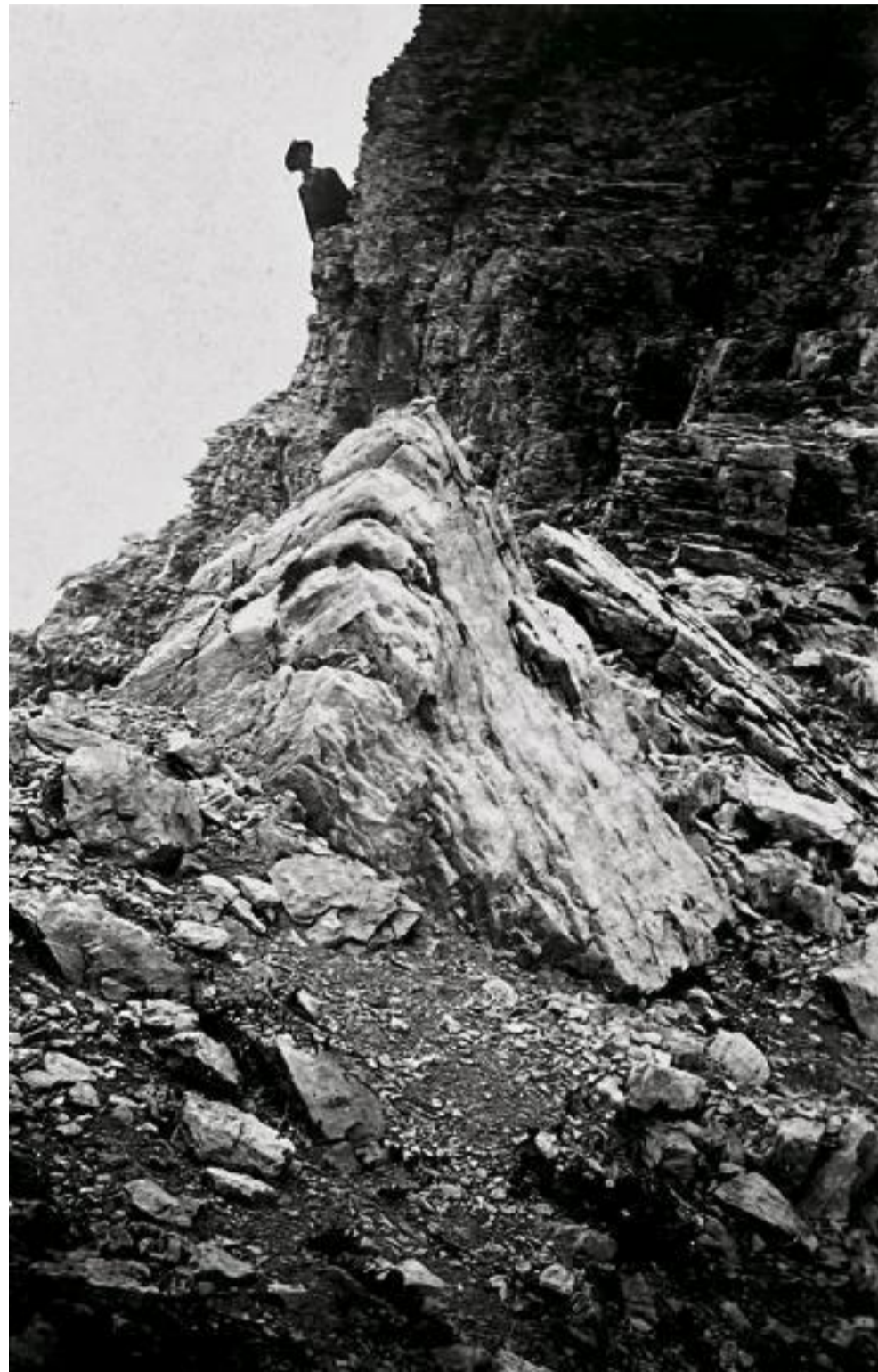
Quant à l'Italien Alex Cecchetti, 44 ans, il prépare pour 2022 une performance dans les Dolomites, baptisée *Sentiero* (« Sentier »). Auprès des dessinateurs épris de hauteurs, Daumal fait pareillement figure de guide. Il y a quelques années, six auteurs se réunissent dans un chalet des Hautes-Alpes, pour prolonger *Le Mont Analogue*. En résulte *Le Mont Eugolana* (Arbitraire, 2015), une bande dessinée à lire de bas en haut, où chaque récit est « encordé » au suivant. Pierre Ferrero, 35 ans, coordinateur du projet, en

explique les ressorts : avec les nouvelles technologies et le tourisme de masse, « le mystérieux n'existe plus, tout se sait, tout se voit – même les montagnes les plus sacrées. Ce qui nous a plu dans ce roman, c'est l'idée que l'accession au sommet est un mirage. Le plus important est ce qu'on décide de faire ensemble. »

Raccord avec son confrère, le Pyrénéen Clément Vuillier, 32 ans, apprécie « le mélange d'humilité et d'ambition » de Daumal devant les éléments. Et de citer une formule saillante de l'écrivain : « L'alpinisme est l'art de parcourir les montagnes en affrontant les plus grands dangers avec la plus grande prudence. » ■

AURELIANO TONET

Prochain article *Un puits de sciences et de prescience*



**René Daumal, dans les Alpes, dans les années 1940. Image extraite du livre « Les Monts Analogues de René Daumal » à paraître en octobre.**

COLLECTION PARTICULIERE/  
EDITIONS GALLIMARD

## À PARIS, LE CINÉMA DE SÉRIE B DESCEND À LA CAVE

**STUDIO GALANDE**  
Mon lieu culturel préféré  
Mathieu Macheret

C'est l'une des salles de cinéma indépendantes les plus discrètes du Quartier latin, à Paris, nichée un peu à part, au numéro 42 de la petite rue Galande. Le lieu est reconnaissable par sa façade boisée et coiffée d'un bas-relief du XIV<sup>e</sup> siècle représentant Saint Julien l'Hospitalier naviguant sur la rivière au bord de laquelle il avait, selon la légende, construit son hospice.

Le Studio Galande, inauguré en janvier 1973, constitue un refuge pour ses spectateurs qui, après être passés à la caisse, descendent un escalier et débouchent dans la cave en guise de salle de projection, 83 places au comp-

teur et rangs serrés de fauteuils à battant. Une grotte : on s'y engouffre, on s'y terre, on vient s'y mettre à l'abri de la ville.

J'y suis venu pour la première fois à l'âge de 14 ans, un samedi vers 22 heures, quand une file de spectateurs turbulents, certains costumés, voire travestis, envahit le trottoir. Depuis près de quarante ans, un même film, *The Rocky Horror Picture Show* (1975) de Jim Sharman, tient l'affiche des vendredis et samedis soir, animé par deux compagnies en alternance qui interagissent avec le film autour de l'écran et dans la salle. Cette comédie musicale tendance glamrock, devenue culte

lors des séances de minuit à New York, a vu se former autour d'elle des petites communautés de fans qui, connaissant le film par cœur, se retrouvent dans les salles pour entonner les chansons, réciter les répliques et remplir les vides par des blagues d'initiés.

## Style délirant

Tout néophyte, comme je le fus, se retrouve intégré d'office à cette assemblée pratiquant l'humour carabin, et dont les rituels sont réglés comme du papier à musique : jeter du riz ou de l'eau dans la salle à des moments bien précis du film, quand les héros se marient ou quand il

pleut. Dans un style délirant et très « camp » [dérision queer], le film raconte l'histoire de deux jeunes mariés bien propres qui, par une nuit d'orage, échouent dans un manoir au beau milieu d'une orgie entre convives travestis et transsexuels venus d'une autre planète.

Sous ses airs de pochade, le « Rocky », comme ses fans l'appellent affectueusement, abrite surtout un vibrant hommage aux films de série B américains et à leur poésie surréaliste, ainsi qu'une joyeuse invitation à la débauche. Je fus alors galvanisé par ce qui se passait non seulement sur l'écran, mais aussi dans

la salle, comme si le film se doublait en direct de sa relecture potache, brisant là aussi la barrière qui sépare le spectateur du spectacle. S'exprimait là non pas un second degré moqueur à l'égard du kitsch gratiné du film, mais une sorte d'amour déraisonnable envers cet objet ingrat mais profondément attachant.

Le Studio Galande, où continue d'avoir lieu ces agapes bon enfant, conserverait toujours pour moi, de par sa présence dérobée au cœur de Paris, cette aura délicieuse de licence et de désordre – quelque chose d'une maison close, mais diablement ouverte. ■

MA. MT.



# Un puits de science et de prescience

SUR LA PISTE DU « MONT ANALOGUE » 6/16

Le roman de René Daumal ne se contente pas de vulgariser les théories d'Albert Einstein sur la relativité. En décrivant la fragilité du vivant, il anticipe la crise écologique

**D**ernières lectures avant l'Apocalypse. Le 16 mars 2020, à l'orée du premier confinement, Clément Bénech fait une razzia dans la bibliothèque de la Fondation des Treilles, où il effectue une résidence. Alors âgé de 28 ans, l'écrivain emporte une vingtaine de livres, dont *Le Mont Analogue*, le roman inachevé de René Daumal, paru en 1952. Durant la quarantaine, il le devore d'un trait, seul au milieu de 300 hectares d'oliviers, sur les hauteurs varoises : « J'ai été séduit par son imaginaire d'île au trésor, et son ivresse de précision, son hybride de logique. »

C'est l'une des particularités de ce *Roman d'aventures alpines, non euclidiennes et symboliquement authentiques*, comme l'indique le sous-titre : malgré ses accents mystiques, il plaît aux esprits les plus rationnels. Le physicien Etienne Klein, 63 ans, en a fait l'un de ses livres de chevet depuis qu'une amie le lui a fait découvrir, il y a quinze ans : « A ma connaissance, c'est l'une des premières fictions à prendre à bras-le-corps la théorie de la relativité d'Albert Einstein », tranche cet alpiniste amateur.

**« Le principal perturbateur de la chaîne du vivant, c'est l'homme. Le roman est d'une criante actualité »**

NICOLAS CÉSARD  
ethno-anthropologue

de créer des sphères d'invisibilité», avance l'épistémologue de 69 ans.

Lui s'est penché sur *Le Mont Analogue* durant l'écriture du *Cas du K2* (Le Corridor bleu, 2010), un ouvrage qui confronte mathématiques et alpinisme. « Il existe une analogie entre résoudre une équation et escalader une montagne. Cela, Daumal le pressent. » Le roman du Rémois anticipe bien des choses, à la vérité : tout en planchant sur un « potager portatif », l'un des héros songe à « cultiver directement des biftecks », « au lieu d'élever des bœufs » – des décennies avant qu'on parle de burger

végétal. Surtout, les dernières pages soulignent la fragilité de l'écosystème : causée par un alpiniste, la mort d'un rat, qui se nourrissait de guêpes malades, provoque des désastres en cascade.

#### Ouverture d'esprit

« Ce passage m'a marqué quand je l'ai lu au lycée, se souvient Nicolas Césard, 45 ans. Il a construit mon imaginaire présocratique. » Aujourd'hui ethno-anthropologue au Muséum d'histoire naturelle à Paris, il a rejoint « l'expédition de secours vers le Mont Analogue », un jeu de rôle imaginé par un ami, en 2019. « En étudiant les insectes, je me rends compte que le principal perturbateur de la chaîne du vivant, c'est l'homme. Le roman est d'une criante actualité. »

Pour comprendre la tectonique des plaques, Nicolas Bellahsen construit souvent dans son laboratoire ce qu'il appelle des « monts analogues » – autrement dit, des modèles réduits de massifs existants. Le géologue de 44 ans admire l'ouverture d'esprit de Daumal, qui, après une khâgne au lycée Henri-IV, à Paris, s'était plongé en autodidacte dans l'étude du sanscrit, des sciences ou des religions : « Cette transdisciplinarité est stimulante... Aujourd'hui, tout le monde est hyperspécialisé. Ce livre m'a rappelé à quel point la science se base sur des récits, des constructions narratives qui peuvent être balayées du jour au lendemain. »

Fin 2019, Nicolas Bellahsen a offert le livre aux membres de son atelier théâtral. Droit dans son short et son t-shirt, il ajoute : « Daumal invite à se dépouiller des personnages que l'on se crée, superficiellement. » Dans le San Francisco des années 1960, une dizaine

de hippies se découvrent une passion commune pour *Le Mont Analogue*. Ils forment aussitôt une troupe, le Theater of All Possibilities.

Financée par un pétrolier texan, leur communauté se lancera dans une quête insensée : recréer un écosystème viable sous un dôme de 12707 m<sup>2</sup>, dans le désert de l'Arizona. Baptisée Biosphere 2, cette expérience voit le groupe se confiner avec des chercheurs, de 1991 à 1994, au milieu d'une faune et d'une flore luxuriantes, sous les caméras du monde entier. C'est un fiasco, tant scientifique que financier. Si bien qu'un certain Steve Bannon, futur conseiller de Donald Trump, transforme le site en parc d'attractions...

#### « Allégorie de la littérature »

Les créateurs de la société néerlandaise Endemol, à l'origine de la télé-réalité, comme ceux de la série télévisée *Lost* (2004-2010) puiseront dans cette épopée une partie de leur inspiration. « En un sens, *Biosphere 2* transpose à la lettre *Le Mont Analogue* : la création d'un monde qui n'existe sur aucune carte, l'utopie collective, l'esprit de conquête, la fin brutale, tout y est, ou presque », analyse le documentariste américain Matt Wolf, 39 ans, qui retrace l'aventure dans le film *Spaceship Earth* (2020).

Née en 1978 à La Tronche (Isère), la photographe Stéphanie Solinas travaille sur la frontière entre sciences et croyances, visible et invisible. Au cours d'un voyage, elle visite Biosphere 2. Avec le recul, la correspondance entre ce site et la « coque d'espace courbe » du *Mont Analogue* lui saute aux yeux : « Le ciel se reflète dans le bâtiment, ça évoque "l'éblouissement" par "ex-

cès de lumière" dont parle Daumal... » L'artiste lit le roman en 2017, sur les conseils d'un personnage très new age, le docteur Kathleen Rosenblatt, aujourd'hui âgée de 74 ans : « Elle se présente comme la spécialiste américaine de Daumal. C'est aussi une pionnière de l'acupuncture, dont elle a ouvert une clinique, à Los Angeles. »

La double casquette aurait intrigué Daumal, ce puits de sciences et de prescience. Enfant de la Grande Guerre, c'est « un esprit cartésien qui entend dépasser le cartésianisme », selon son biographe Jean-Philippe de Tonnac. N'a-t-il baptisé l'un de ses personnages Pierre Sogol, anagramme de « logos » ?

Dans ses bureaux du Collège de France, où il occupe la chaire de littérature comparée, William Marx creuse cette étymologie : « En grec ancien, analogue, cela peut vouloir dire : un discours ("logos") qui s'élève, de bas en haut ("ana"). Il s'agit d'escalader le symbole, pour mieux l'interpréter. J'y vois une merveilleuse allégorie de la littérature. »

Rebelle jusqu'à l'os, le Rémois aurait-il apprécié d'être ainsi adoubié par les institutions ? Relisons le courrier qu'il adresse à André Breton, en 1930, pour mieux distinguer le surréalisme du mouvement qu'il anime alors, *Le Grand Jeu* : « Prenez garde, André Breton, de figurer plus tard dans les manuels d'histoire littéraire, alors que si nous brigions quelque honneur, ce serait celui d'être inscrits pour la postérité dans l'histoire des cataclysmes. » A l'heure où le vivant se dérègle et la raison s'égare, l'invective résonne comme une terrible prémonition. ■

AURELIANO TONET

FIN



**Le groupe de chercheurs de l'expérience Biosphere 2, dans le désert de l'Arizona, en 1990.**

PHILIPPE PLAILLY/  
PHOTOSCIENCE/NEON

## À PARIS, UNE UTOPIE POLITIQUE AU SERVICE DU THÉÂTRE

LE THÉÂTRE  
DU SOLEIL

Mon lieu  
culturel  
préfér

par  
Véronique  
Cauhapé

Nous avons pensé, ce soir-là, que rien ne pourrait plus nous émerveiller autant que la découverte de cet endroit, de ces acteurs, de cette pièce – *Henri IV* de Shakespeare mise en scène par Ariane Mnouchkine. Nous n'avions pas tout à fait tort. Vivre pour la première fois l'expérience de la Cartoucherie et du Théâtre du Soleil à 20 ans souleva une émotion telle qu'aucune autre ne put s'y comparer. Elle en initia en revanche de nouvelles. Puisque désormais, nous irions rechercher cet état de grâce au théâtre, au cinéma, dans les musées, et sans doute aussi dans les voyages. Au début de l'année 1982, le

jour prenait à peine congé sur le bois de Vincennes quand nous avons franchi la grille et vu les corps du bâtiment industriel aux façades ceintes d'ampoules.

Les arbres, les premiers arrivés, les longues tables dressées sur les pavés qui offraient de la soupe bien chaude. On se souvient d'un silence. Peut-être l'avons-nous inventé. La mémoire prend parfois les libertés qui lui chantent et nous arrangeant. A l'intérieur, un éclairage de bougie. L'obscurité percée par le halo des miroirs devant lesquels les comédiens se maquillaient eux-mêmes. Georges Bigot, Jean-Baptiste Aubertin, Julien Maurel, Odile Cointepas,

visages peints en blanc, passant du crayon noir sur les sourcils et sous les yeux. Les coulisses au vu et au su de tous.

#### Leur royaume, leur maison

Une certaine idée du théâtre : le Théâtre du Soleil voulu et créé par Ariane Mnouchkine en mai 1964, avec des jeunes comédiens désireux de fonder, non pas une compagnie, mais une troupe avec une gestion collective et une vie communautaire.

Tout le monde payé au même salaire, participant à toutes les tâches (la cuisine, le ménage, la construction des décors, la fabrication des costumes...). Y compris

celles de rénover la Cartoucherie qu'ils visitent en 1970. L'usine militaire est alors en ruine, le terrain en friche. La troupe retrousses ses manches, pose du plâtre blanc sur les murs délabrés, nettoie les verrières, construit des gradins en bois, installe l'électricité. Ils en font leur royaume, leur maison, qu'ils partagent avec le public avant, pendant et après les représentations.

C'est dans le saint des saints de cette utopie poétique, politique et artistique que nous nous trouvons ce soir-là, les yeux écarquillés comme une enfant, les larmes pas loin, le souffle bientôt coupé par l'entrée en scène – en

la piste, au pas de course, comme un cheval – de Richard II (Georges Bigot), samouraï au jupon blanc de soie virevoltant. Au fond, une toile de soie rouge éclaboussée d'or. Soudain, « la cour d'Angleterre peuplée de rôlins (...), le théâtre élisabéthain enté [greffé] sur le Kabuki, écrira l'écrivain Claude Roy. Avec ce croisement entre les souverains de Kamakura et la dynastie des Plantagenêts, avec ce mariage entre le costume des shoguns et la fraise de la gentry (...) – au bout de cinq minutes Shakespeare est là ». Un choc. Et depuis, une nostalgie que nous chérissions. ■

V. CAU.